

## Études littéraires africaines

# La querelle littéraire de Lubumbashi : Mudimbe contre Ngal

Maurice Amuri Mpala-Lutebele et Nestor Diansonsisa Mwana Bifwelele



Numéro 27, 2009

Lubumbashi, épicentre littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034303ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034303ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Amuri Mpala-Lutebele, M. & Diansonsisa Mwana Bifwelele, N. (2009). La querelle littéraire de Lubumbashi : Mudimbe contre Ngal. *Études littéraires africaines*, (27), 28–35. <https://doi.org/10.7202/1034303ar>

## LA QUERELLE LITTÉRAIRE DE LUBUMBASHI : MUDIMBE CONTRE NGAL

La sociologie de la littérature nous enseigne que « la connaissance des œuvres littéraires, voire leur simple lecture, nécessite toujours une bonne compréhension de leurs dimensions sociales. [En effet], quel est le roman, le poème ou la pièce de théâtre qui ne contienne les contours d'un monde rappelant le nôtre, c'est-à-dire celui des êtres sociaux que nous sommes ? »<sup>1</sup>. Les lecteurs d'*Entre les eaux*<sup>2</sup> et de *Giambatista Viko*<sup>3</sup>, à Lubumbashi, n'ont pas échappé à cette règle énoncée par Paul Dirx. Le « rappel » de leur monde réel dans ces deux romans a même suscité des réactions qui ont débouché sur ce que nous appelons « la querelle littéraire de Lubumbashi ». Mais, alors que les spécialistes de la littérature congolaise sont restés pratiquement muets sur cette question, la rumeur s'en est saisie, pendant trente ans environ, de telle sorte qu'il est devenu difficile de démêler la réalité du mythe.

Aussi nous proposons-nous ici d'éclairer l'opinion sur cette « affaire » qui a fait tache d'huile dans l'histoire de la littérature congolaise. Après avoir rappelé à grands traits le contexte sociopolitique et intellectuel dans lequel la querelle se développe, nous évoquerons ses différents moments pour finir sur son impact littéraire. Du point de vue méthodologique, nous interrogerons les sources écrites et orales<sup>4</sup> : les premières en vue de présenter le contexte sociopolitique et intellectuel de l'époque, les deux protagonistes et les œuvres en cause ; et les secondes pour évoquer la querelle elle-même et ses répercussions.

---

<sup>1</sup> Dirx (P.), *Sociologie de la littérature*. Paris : Armand Colin, coll. Coursus / Lettres, 2000, 176 p. ; p. 5.

<sup>2</sup> Mudimbe (V.Y.), *Entre les eaux. Dieu, un prêtre, la révolution*. Roman. Paris : Présence africaine, coll. Écrits, 1973, 184 p.

<sup>3</sup> Ngal Mbwil a Mpaang, *Giambatista Viko ou le viol du discours africain*. Récit. Lubumbashi : Éditions Alpha-Oméga, coll. Création et Recherches, 1975, 113 p. (abrégé en *GV* désormais) ; réédition : Paris : Hatier, coll. Monde noir poche, n°30, 1984, 127 p.

<sup>4</sup> Personnes interrogées au cours de notre enquête à Lubumbashi : Ibili Akwer, Professeur à l'Université de Lubumbashi (10.01.2009) ; Kapepa Feruzi, ancien Avocat au Barreau de Lubumbashi (11.01.2009) ; Kavungi Mututa, Inspecteur de l'Enseignement secondaire à la Gécamines, ancien étudiant de Mudimbe et de Ngal (20.01.2009) ; Monsengo Vantibah, Professeur à l'ISDR/Lubumbashi et ami de Mudimbe et de Ngal (19.01.2009) ; Musenge Godefroid, Abbé Curé de la Parioisse Anuarite de Lubumbashi et ami de Mudimbe (10.01.2009) ; Sakwa Lufwatula, Chef de Travaux à l'Université de Lubumbashi (20.01.2009) ; Tshilundu Jean-Marie, Professeur de français et de philosophie à l'Institut Tupendane/Ruashi/Lubumbashi et frère cadet de Mudimbe (15.01.2009) ; Maître Yabili, ancien Avocat au Barreau de Lubumbashi (22.01.2009).

## Le contexte sociopolitique des années 1970

Créée en 1954, l'Université Lovanium de Kinshasa, la première du pays, a joué un rôle important dans la formation de l'élite intellectuelle du Congo. Elle est rapidement devenue le principal foyer de la vitalité intellectuelle, surtout après l'accession du pays à l'indépendance en 1960. Dix ans après sa création, elle commença à se remettre en question sur le plan idéologique, en vue de devenir une université « africaine ». Cette africanisation va constituer le souci de la communauté universitaire jusque dans la décennie 1970-1980. La grande préoccupation était de « produire cette catégorie d'universitaires que l'on peut appeler les savants, les hommes de science [...]. Car ces universitaires seront non seulement des producteurs d'intellectuels, mais à travers ces derniers, des producteurs de toute la société dont ils penseront et organiseront les structures et le devenir historique »<sup>5</sup>.

Sur le plan politique, les années 1970 seront particulièrement marquées par le lancement de la politique de « l'Authenticité ». Afin de renforcer et de manifester la lutte pour l'indépendance culturelle, le Président Mobutu instaure, en 1971, le « Recours à l'Authenticité » : « Selon la définition donnée par son fondateur, ce recours, et non “retour”, devait se traduire par le “refus du peuple congolais d'épouser aveuglement des idéologies importées” »<sup>6</sup>. Cette orientation politique ravive la question identitaire qui préoccupe les intellectuels africains à l'époque.

La même année, les universités congolaises subissent une réforme profonde. À la suite d'une manifestation des étudiants de l'Université de Kinshasa (ex-Lovanium), le gouvernement décide de créer l'Université Nationale du Zaïre (UNAZA). Elle regroupe toutes les universités du pays, qui deviennent ainsi des campus universitaires d'une seule entité. L'ancienne Université officielle d'Élisabethville devient du même coup un campus de l'UNAZA, spécialement voué aux Lettres et aux sciences humaines. Les deux jeunes docteurs, Mudimbe et Ngal, qui se sont rencontrés à Lovanium en 1970, se retrouvent ainsi réunis dans le même espace.

## Les protagonistes

Né à Likasi, au Katanga, en 1941, Valentin Yves Mudimbe deviendra trente ans plus tard Vumbi Yoka Mudimbe pour se conformer à la politique de l'Authenticité (mais il se contentera souvent de signer « V.Y. », ce qui, en plus de faciliter le travail des bibliographes, indique sans doute aussi une réticence à se plier à l'injonction présidentielle). Il se destine d'abord à la vie religieuse, avant d'y renoncer. Puis il obtient une licence en philosophie et lettres à l'Université Lovanium en 1966. Parallèlement, il mène une intense activité scientifique.

<sup>5</sup> Verhaegen (B.), *L'Enseignement universitaire au Zaïre, de Lovanium à l'UNAZA 1958-1978*. Paris : L'Harmattan ; Bruxelles : CEDAF ; Kisangani : CRIDE, 1978, p. 88.

<sup>6</sup> Djungu-Simba K. (Ch.), *Les Écrivains du Congo-Zaïre. Approches d'un champ littéraire africain*. Metz : Centre de recherche « Écritures », coll. Littératures des mondes contemporains, série Afriques, n°2, 2007, 329 p. ; p. 61.

Après avoir soutenu sa thèse de doctorat en philologie romane à l'Université de Louvain en 1970 (en linguistique), il revient enseigner à Lovanium, bien déterminé à rehausser l'éclat des Lettres congolaises<sup>7</sup>. Pour ce faire, il fonde, en 1971, avec Ngal et un groupe d'assistants, les Éditions du Mont Noir. Celles-ci ont pour but d'assurer la promotion et le rayonnement de la littérature congolaise de langue française : « Les Éditions du Mont Noir peuvent donc être un lieu d'accueil et de promotion de l'écriture et de la pensée qui cherchent à s'extérioriser et qui, souvent, faute de moyens et d'occasion, meurent »<sup>8</sup>. À la suite de la réforme universitaire, il est transféré à la Faculté des Lettres du Campus de Lubumbashi dont il est le doyen de 1972 à 1974. Il mène une intense activité scientifique : publications, direction de revues et conférences. Sa renommée s'étend au-delà du Congo, jusqu'en Europe et en Amérique.

Sa production scientifique et littéraire (poésie, romans, essais philosophiques, récits de voyage) traduit principalement le désarroi de l'intellectuel africain écartelé entre sa formation occidentale et la tradition, mais elle tente aussi d'en assurer le dépassement. Sa pensée est influencée par le philosophe français Michel Foucault « dont il tente d'appliquer l'archéologie du savoir aux productions intellectuelles sur l'Afrique », en s'interrogeant « sur les enjeux et le salut des sciences humaines en Afrique »<sup>9</sup>. Sa réflexion le conduit ainsi à une conviction : « la culture africaine ne se développera pas à coup de centres africanistes, mais en fondant un discours africain sur le monde, en effectuant une véritable conversion de l'intellectuel africain »<sup>10</sup>.

L'image déjà forte de Mudimbe qui se dégage de ce qui précède est en outre quasiment mythifiée par l'opinion publique à Lubumbashi<sup>11</sup> : l'ensemble de son comportement le fait apparaître comme un homme austère, travailleur infatigable, une sorte de surhomme, doté de qualités intellectuelles exceptionnelles. Le cercle de ses disciples s'élargit de plus en plus, notamment avec les doctorants qui affluent de plusieurs disciplines des sciences humaines pour travailler sous sa direction. Très vite, le « mythe Mudimbe » se crée donc, faisant inévitablement de l'ombre aux autres enseignants. Kawata Ashem Tem en brosse ce portrait : « L'homme a un air malicieux. Calme, très calme, sûr.

---

<sup>7</sup> Détermination affichée dans son article « La littérature de la République Démocratique du Congo », dans *L'Afrique littéraire et artistique*, (Dakar-Paris), n°11, juin 1970, p. 14-16.

<sup>8</sup> Mudimbe (V.Y.), « L'avenir du livre zaïrois. Interview accordée à Monsengo Vantibah », dans *Taifa. Quotidien du Shaba*, (Lubumbashi), 1974 (coupure de presse, pagination inconnue).

<sup>9</sup> Joubert (J.-L.), *Littératures francophones. Anthologie d'Afrique centrale*. Paris : Nathan, 1995, p. 200.

<sup>10</sup> Ngandu Nkashama, « Fiche de lecture de *Entre les eaux* », dans *Notre Librairie*, n°44, oct.-nov. 1978, p. 83-92.

<sup>11</sup> Cf. nos sources orales (*supra*).

Avec une pointe d'ironie qui l'accompagne en tout lieu. Le prendre d'assaut est un labeur difficile »<sup>12</sup>.

Quant à Georges Ngal, né en 1933 dans le Bandundu, il prend lui aussi un autre nom à l'époque de l'Authenticité, et devient Ngal Mbwil a Mpaang. Il étudie la philosophie et la théologie au grand séminaire de Mayidi (Bas-Congo) où il est ordonné prêtre. Il renonce ensuite à la carrière ecclésiastique et poursuit des études de lettres à Genève et à Fribourg où il soutient sa thèse sur Aimé Césaire, en 1968.

Il commence sa carrière à Lovanium en 1970, comme professeur associé. La chaire de littérature négro-africaine de langue française, occupée jusque-là par Victor Bol, lui est attribuée. Cette responsabilité lui permet, à lui aussi, de porter haut les couleurs des littératures africaines francophones : il enseigne ces dernières non seulement au Zaïre, mais aussi aux États-Unis et en Europe. Ses nombreuses publications font de lui un écrivain, un théoricien de la littérature et un critique littéraire de grande renommée. Ngal se crée ainsi, à côté de Mudimbe, une image scientifique de marque et une place d'honneur à la Faculté des Lettres, à Lubumbashi.

La pensée de Ngal se situe également dans le contexte idéologique de la période post-indépendance – l'Afrique face aux contacts des civilisations –, qu'il place sous le signe du déchirement de l'intellectuel africain : « il y a, en effet, en moi plusieurs discours. Aucun d'eux n'est parfaitement maîtrisé »<sup>13</sup>. Sa production scientifique et littéraire, principalement *Tendances actuelles de la littérature africaine d'expression française* (Kinshasa, 1972) et *Giambatista Viko* (Lubumbashi, 1975), aborde la question des choix à faire dans ce nouveau contexte : comment allier l'oralité à l'écriture ?

Dès lors, Ngal apparaît comme une autre personnalité forte de la même faculté, où il entend être considéré comme « collègue » et non « disciple » de Mudimbe. Progressivement, deux camps se forment, dans une atmosphère d'émulation, sans hostilité déclarée entre les deux : celui de Mudimbe (beaucoup plus important) et celui de Ngal. C'est alors que la littérature s'en mêle avec la publication d'*Entre les eaux*, en 1973, suivie de *Giambatista Viko* en 1975.

### Les œuvres en cause

Publié en 1973 chez Présence africaine, *Entre les eaux* fait immédiatement l'objet d'un compte rendu de Jean-Pierre Jacquemin – lui-même alors enseignant à Lubumbashi – qui révèle que ce roman fut écrit en 1967, en un mois, et que le sous-titre *Dieu, un prêtre, la révolution* aurait été ajouté par l'éditeur sans en aviser l'auteur. D'entrée de jeu, Jacquemin prédit un destin tumultueux à ce roman : « *Entre les eaux* suscitera, croyons-nous, des lectures et des réactions diverses, en particulier au Zaïre. Il se peut que des dents grincent, que des polémiques surgissent ou qu'il y ait travestissement des intentions de

<sup>12</sup> Kawata Ashem Tem., « Portrait d'un écrivain : Mudimbe », dans *Zaïre. L'hebdomadaire de l'Afrique centrale*, (Kinshasa), n°371, 15 septembre 1975, p. 54-55.

<sup>13</sup> Prière d'insérer de la première édition de *Giambatista Viko*.

l'auteur »<sup>14</sup>. Le roman se présente en effet comme le récit du cheminement moral d'un prêtre noir, partagé et finalement disloqué entre des idéaux et des appels contradictoires. Pierre Landu, abbé africain, rejoint un maquis d'obédience marxiste afin de contribuer, par la lutte armée, à l'édification du socialisme. Loin de renier sa foi, il prétend incarner le visage d'une religion véritable dans une Afrique enfin délivrée. Il échouera dans sa quête et dans son mariage.

Publié en 1975 chez Alpha-Oméga à Lubumbashi, *Giambatista Viko ou le viol du discours africain* met en scène un personnage accusé d'avoir trahi sa culture africaine. Dans le but de révolutionner la conception du roman contemporain, il ambitionne de puiser dans la parole orale traditionnelle du conte africain, emprunt qui passe pour une profanation. Giambatista est dépeint comme un personnage aux traits outrés. Cette caricature d'intellectuel acquiert un caractère burlesque, si bien que la narration passe du comique au sarcastique ; l'extravagance et le délire même du personnage Giambatista le conduisent finalement à l'échec, à « l'errance »<sup>15</sup>.

### La querelle

*Entre les eaux* a souvent été lu, dans la société lushoïse de l'époque, comme un roman qui supposait un « ensemble de clefs d'analyse »<sup>16</sup>. Le profil fictif de Pierre Landu, prêtre africain défroqué, attiré par la possibilité de nouveaux engagements plus pertinents, concerné par les questions des intellectuels africains face aux valeurs occidentales, s'inscrit certes dans une problématique assez courante de la littérature africaine de l'époque ; mais, localement, de nombreux détails apparaissent comme susceptibles de permettre un rapprochement entre Pierre Landu et Ngal, lui aussi ancien prêtre noir, défroqué et sujet aux mêmes interrogations concernant le positionnement de l'intellectuel africain. Cependant, aucune réaction du supposé intéressé ne sera observée : ni « grincements de dents » ni « polémiques ». Il n'y eut même aucun commentaire ni compte rendu, comme on aurait pu en attendre de la part d'un spécialiste des lettres africaines après ce qui était, objectivement, un petit événement dans l'histoire de la littérature congolaise, rehaussé en outre par le Grand Prix catholique de Littérature. Silence...

Ce n'est que deux ans plus tard, au moment de la publication de *Giambatista Viko*, qu'éclate la querelle qui couvait... Effectivement, le récit de Ngal apparaît comme une véritable réplique à *Entre les eaux* en ce sens que, pour le lecteur lushoïse, le personnage Giambatista Viko reflète, à bien des égards,

<sup>14</sup> Jacquemin (J.-P.), « Réflexion sur *Entre les eaux* de V.Y. Mudimbe », dans *Lectures africaines* (Lubumbashi : Centre d'étude des littératures romanes d'inspiration africaine – CELRIA), vol. 1, n°1, 1973, p. 39-43.

<sup>15</sup> Cf. Ngal M. a M., *L'Errance*. Roman. Yaoundé : CLE, 1979, 142 p. ; deuxième édition revue et corrigée : Paris : Présence africaine, 1999, 222 p.

<sup>16</sup> « Certaines œuvres non seulement décrivent en détail les rouages d'une société plus ou moins fictive, mais en fournissent un ensemble cohérent et systématique de clefs d'analyse » (Dirkx (P.), *Sociologie de la littérature*, op. cit., p. 37).

« l'homme social » Mudimbe. Les principaux traits communs concernent la prépondérance intellectuelle acquise à la faculté : ce « savant » (GV, p. 37), ce « soleil brillant dans les ténèbres qui couvrent cet Institut » (GV, p. 7), dit de lui-même que sa « réputation de soleil noir vogue à travers la planète » (GV, p. 8). Il se sait entouré par un cercle d'admirateurs, de disciples et de coopérants, qui s'est formé autour de lui : « me voilà au milieu comme un arbitre de match. Plutôt comme un réconciliateur » (GV, p. 34) ; « toutes les lignes simultanément occupées m'installent au milieu de la scène de théâtre dont je suis le meneur de jeu ; le centre vers où tout converge ; cerveau noyau ressemblant à cet espace-temps primordial dont je rêve la traduction dans mon roman. Chacun de mes amis est comme un atome gravitant autour de moi » (GV, p. 48). S'y ajoute le portrait physique : « il ne parle pas beaucoup. Il est sentencieux. Sec, sobre dans ses paroles. Tête légèrement inclinée. Les cheveux pas trop bien peignés » (GV, p. 37). Ses préoccupations scientifiques et littéraires sont un autre point commun : « je rêve d'un roman sur le modèle du conte africain » (GV, p. 10). Quant au cadre matériel, et notamment la maison de Giambatista Viko, il est situé dans une ville universitaire (GV, p. 86) d'un pays africain francophone de culture « bantoue » (GV, p. 26-27) ayant quinze ans d'indépendance... Tous ces traits communs, que nous mentionnons sur la base du *Dossier d'accusation* qui a été constitué à l'époque, ont alimenté l'hypothèse d'un roman à clés et donc d'une attaque *ad hominem* dirigée contre Mudimbe. Il n'est pas jusqu'au bureau (GV, p. 83) d'un Institut (GV, p. 7) voué aux études sur la culture, principalement des études linguistiques et littéraires, qui n'ait été considéré comme un indice probant. En somme, conclut l'avocat : « On constate que la description s'applique trait pour trait à la personne du citoyen Mudimbe Vumbi Yoka »<sup>17</sup>.

Qu'on ait pu considérer ces rapprochements possibles comme autant d'allusions au monde réel lushois a dès lors conduit à l'éclatement d'une querelle entre Mudimbe et Ngal. Pour le premier, le récit de Ngal n'était qu'une parodie, et un pamphlet dirigé contre lui et ses amis :

ce cadre n'est rien d'autre que la faculté des lettres du Campus de Lubumbashi (présenté sous forme d'un institut) ; et les personnages évoqués existent dans la réalité. Plusieurs faits qui sont décrits se sont réellement déroulés dans la réalité au sein de la faculté. C'est pourquoi, malgré son aspect hermétique, le contenu de ce livre est clair aux yeux de tous ceux qui travaillent au sein de cette faculté, tant les professeurs que les étudiants. Voilà pourquoi tout en paraissant innocent, ce livre cause un grand scandale et s'attaque à la réputation de plusieurs<sup>18</sup>.

Aussi, vexés dans leur amour-propre, Mudimbe et ses amis ont-ils porté plainte en justice, pour diffamation, contre l'auteur de *Giambatista Viko*. L'affaire n'aboutira cependant pas devant le tribunal, pour diverses raisons :

<sup>17</sup> *Dossier d'accusation* intitulé *Affaire ministère public contre Ngal*, de Maître Yabili, Y.A., p. 10-11 (Archives de Me Yabili).

<sup>18</sup> *Dossier d'accusation*, *op. cit.*, p. 14 bis.

soit parce que les faits littéraires ne sont pas acceptés en droit positif, soit à la suite des manœuvres dilatoires orchestrées dans les coulisses<sup>19</sup>. L'opinion lushoïse, et même nationale, s'est alors saisie de cette affaire pour la commenter, s'en indigner et lui donner ainsi les allures d'une sorte de mythe.

### Que reste-t-il de l'événement ?

Que retenir de cette querelle ? En dernière analyse, elle peut présenter un double visage : celui d'une querelle ou celui d'une forme de dialogue, malgré tout. Elle fut une véritable querelle au niveau des faits qui l'inspirèrent : les « reflets » de chacun d'eux dans le récit de l'autre (ils sont beaucoup plus marqués dans *Giambatista Viko* que dans *Entre les eaux*). Les allusions à caractère satirique traduiraient, pour le lecteur de Lubumbashi, l'intention que l'un a pu nourrir de porter ombrage à l'autre. La querelle s'explique donc par la détermination que l'un et l'autre affichaient en vue d'affirmer et d'asseoir son hégémonie intellectuelle dans leur espace universitaire commun ; autrement dit, une querelle pour le *leadership* dans le champ local au moins.

Mais la querelle devient dialogue lorsqu'on l'envisage au niveau textuel. La lecture de ces deux œuvres littéraires révèle en effet qu'elles sont toutes deux inspirées par la question de l'africanisation de l'intellectuel « occidentalisé ». Mudimbe et Ngal en sont conscients et cherchent à y apporter une réponse. Résumant les idées maîtresses de son roman, Mudimbe précise qu'« elles tiennent en une question : comment un prêtre noir, un intellectuel fortement occidentalisé, vivant dans un pays pauvre, peut assumer des contradictions ? »<sup>20</sup>.

Il s'agit donc d'un dialogue autour du même problème. En effet, les deux auteurs vivent le même tourment intérieur ; il concerne les voies à suivre par le nouvel intellectuel africain, figure que chacun d'eux construit dans la fiction à travers un personnage dont l'itinéraire spirituel et intellectuel conduit à une impasse : les échecs de Pierre Landu et la trahison de Giambatista. Cet échec et cette trahison sont essentiellement symboliques, dans la mesure où il s'agit de démonstrations par l'absurde : le sort de Pierre Landu comme celui de Giambatista sont des « avertissements » pour le nouvel intellectuel africain. Tout se passe comme si les deux auteurs s'étaient mis d'accord pour exécuter, de manière complémentaire, car ils ont chacun leur manière à eux de poser le problème, ce programme d'une renaissance de l'âme africaine après la décolonisation. La querelle est donc en même temps un dialogue autour de « la tâche de l'Université et des savants » africains, qui, selon un autre collègue de l'Université à cette époque, « est d'abord de penser et de stimuler la création d'un système culturel africain »<sup>21</sup>. En cela, les lettres congolaises ont vécu une expérience d'auto-enrichissement admirable.

<sup>19</sup> Nous n'avons pas retrouvé, trente ans après, de traces écrites à ce propos au Tribunal de Paix de Lubumbashi.

<sup>20</sup> Mudimbe (V.Y.), « L'avenir du livre zaïrois », *art. cit.*

<sup>21</sup> Verhaegen (B.), *L'Enseignement universitaire au Zaïre...*, *op. cit.*, p. 88-89.



Si ce différend a laissé peu de traces dans la littérature, c'est sans doute parce que les deux protagonistes, s'en allant au-delà des mers, ont tâté sevré la plupart de leurs disciples. Une telle « querelle littéraire » a ses vertus, pourvu qu'on en examine les enjeux dans les œuvres, dans les poétiques qui les organisent et dans les valeurs qu'elles construisent ou, comme ici, qu'elles déconstruisent. On ne saurait assez le répéter : les œuvres ne « reflètent » pas la réalité, elles la reconstruisent, de sorte que le lecteur, y compris s'il se trouve dans un cadre très éloigné du contexte d'écriture, peut y trouver un écho de sa propre société, non moins réelle.

■ Maurice AMURI Mpala-Lutebele  
& Nestor DIANSONSISA Mwana Bifwelele